Jacques De Decker est décédé

Jacques De Decker

Nous apprenons le décès, survenu le 12 avril au soir, de Jacques De Decker (né le 19 août 1942). Archiviste, pasteur de littérature et secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique.

Germaniste de l'ULB, Jacques De Decker a consacré son mémoire au théâtre d'Hugo Claus. Un geste qui témoigne déjà de son intérêt pour le théâtre, les littératures non francophones – et particulièrement la littérature flamande. Il se laisse rapidement dans l'adaptation d'œuvres théâtrales : de Shakespeare, Goethe, Strindberg ou Tchekhov; il reprend les oeuvres et les adapte pour la scène belge francophone.

Adaptateur, il met pour le cinéma, collaborant étroitement dans les années 1973 avec le réalisateur Jean-Pierre Berckmans. *Isabelle devoirs le désir* est ainsi une adaptation de *La Délice* de Maud Frère.

Enseignant à l'École d'Interprètes Internationaux de l'Université de Mons (langue et culture néerlandaises), à Tinaus, au Conservatoire de Bruxelles (histoire du Théâtre), il devient en 1971 critique littéraire pour le journal *Le Soir*, dont il dirigera le service culturel de 1983 à 1991. Plusieurs recueils rassemblent ses articles critiques, notamment *La brouse à zelos*, ouvrage réédité dans la collection « Espace Nord » en 2013.

En 1981, il publie son premier roman, *La grande roue*. La livre figurera dans la première sélection du prix Goncourt. Le deuxième roman, *Paradeis amoureuses* (1991) figurera dans celle du Renaudot. En 1996, *Le centre de la boisine* s'inspire des interrogatoires laissées par l'affaire Cools.

Homme de théâtre, romancier et critique, Jacques De Decker est également un éminent biographe, avec des livres consacrés notamment à Ibsen et Wagner.

Lire aussi : Question de vie et de biographie (C.I. 101)

Jacques De Decker est élu à l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique (AcRFB) le 6 mars 1997, au fauteuil 6. Accueilli par Jean Tordeur, qui lui est fait entrer au *Soir*, il succède à Albert Ayguesparse. En 1998, il relance *Marginalia*, la revue créée par son prédécesseur. En 2006, le germaniste est élu à la Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal en Letteren, pendant flamand de l'AcRFB.

Animateur littéraire, observateur avisé et défenseur des littératures belges, il devient secrétaire perpétuel de l'AcRFB en 2010. Les nombreux discours qu'il a prononcés pour accueillir les nouveaux académiciens (Jean-Baptiste Baronian, Sophie Basch, Véronique Bergen, Jean-Claude Bologne, Amélie Nothomb, Hubert Nyssen, Jean-Luc Outers et Guy Vaes) témoignent autant de son engagement au service de l'AcRFB que de la finesse de son analyse littéraire.

Lire aussi : les discours de réception de l'AcRFB.

Il quitte la fonction de secrétaire perpétuel à la fin de l'année 2019, son successeur est Yves Namur. Il a toutefois gardé un rôle actif au sein de l'institution : secrétaire perpétuel honoraire, il était en charge de l'organisation des manifestations commémorant le centenaire de l'AcRFB, créée en 1920.

Dans une interview accordée au *Carnet et les Instants* à la fin de l'année 2019, où il était encore secrétaire perpétuel pour quelques semaines évoquait le rôle de l'Académie et son importance dans les temps troubles que nous vivons. Un entretien que nous republions en intégralité ici.

Jacques De Decker : « L'Académie, un espace hors des lois du matérialisme »

Une page de l'histoire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (AcRFB) se tourne en ce mois de janvier 2020. Après dix-sept années, Jacques De Decker cède son siège de secrétaire perpétuel à Yves Namur, au moment même où l'Académie célèbre son centenaire.

Romancier, biographe, auteur de théâtre, Jacques De Decker est aussi un passeur littéraire : de par la profession de journaliste littéraire et culturel qu'il a longtemps exercée tout d'abord, en tant qu'interviewveur et animateur de rencontres littéraires en encore comme adaptateur pour le théâtre ensuite, mais également par son attention jamais démentie pour la littérature belge – quitte vécrire en français ou en néerlandais.

Sous les ors du palais des Académies — pur décorum », nous dit-il, « l'Académie siège dans un palais pour que personne d'autre ne veut d'un bâtiment assorti de telles commodités — », il évoque pour Le Carnet et les Instants l'institution dont il devient secrétaire perpétuel honoraire et les Lettres belges francophones quelle représente.

Jacques De Decker, en quoi consiste la fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique ?

Le secrétaire perpétuel est celui qui est en charge de la gestion et de la représentation de l'Académie. « Pas de pouvoir, un peu de savoir, beaucoup de savoir » : cette phrase de Barthes a été ma règle de vie. J'assume y winent une fonction de pouvoir, je la considère plutôt comme un instrument quion requis et qu'il s'agit d'ajuster, de raffiner en fonction des besoins que l'on capte.

L'Académie reste une institution mécomnue. Pourriez-vous nous la présenter ?

Paradoxalement, dans l'esprit des gens, l'Académie jur excellence est celle des Lettres. Pourtant, le palais des Académies bélberge cinq académies différentes : l'académie dite « thérésienne », généraliste ; une académie de médecine ; l'académie des Lettres qui nous occupe plus particulièrement ; ce côté flamand, l'académie généraliste et l'académie de médecine. Le corps des académies, qui est un peu l'équivalent de l'Institut en France, a été fondé à l'époque autrichienne et aura bientôt 100 ans. L'académie première est dite « thérésienne » en référence à l'impératrice Marie-Thérèse, parce que voulue par elle. Elle est installée à Bruxelles parce que l'Etat – on l'oublie trop souvent – la deuxième ville de l'Empire après Vienne. Napoléon la balayée, au prétexte que la seule Académie se trouvait à Paris. Les Hollandais font rétablir et elle est devenue belge avec l'indépendance. Au départ, elle était multidisciplinaire ; il n'y avait pas de classes. Les travaux se faisaient en français, mieux pour laquelle les auteurs flamands écrivaient en néerlandais se sont rapidement senti mal à l'aise dans ce cadre. On a donc créé en 1886 une académie de littérature flamande, qui est installée à Gand pour marquer le coup. Les écrivains francophones, resté à Bruxelles, ont voulu leur propre académie, qui se réel réalisée que quarante ans plus tard, en 1920. C'est cette année-là que Jules Destrée, ministre de la Culture, des Sciences et des Arts, a émis l'arrêté royal de création de l'Académie. Avec deux intuitions géniales : celle de l'ouverture aux femmes, qui était impossée dès la création de l'Académie, et celle de la Francophonie, avec l'élection de 10 membres étrangers.

L'Académie fêtera donc son centenaire en 2020 ?

Oui, avec de nombreux événements, et notamment une exposition à la Bibliothèca Wittockiana. Cet anniversaire a d'ailleurs précédé mon départ comme secrétaire perpétuel ; je quitte la fonction pour pouvoir me concentrer sur l'organisation du centenaire. Pour l'anecdote, je suis né jour pour jour du sera après l'Académie, le 19 août 1942. J'y vois comme une malédiction, l'impératif d'assumer cet anniversaire.

Et quel est plus précisément le rôle de l'Académie dont vous avez retracé l'histoire ?

Elle crée une confrérie électivaire, où les membres se réunissent et échangent. Son espace échappe à la puissance prioritaire du moment qui est l'économie : on peut y aborder le réel en se dégageant des lois dictatoriales du matérialisme. Elle a longtemps été considérée comme parasiéole, dépassée, mais son rôle me semble aujourd'hui essentiel, voire avant-gardiste : dans un monde lorsqué par sa logique utilitariste, les académies entretiennent une flamme intellectuelle de plus en plus menacée. Nous sommes les dépositaires d'une priorité à la pensée, à la culture, une forme de rigée permanente qui rappelle au corps social quelques universaux aujourd'hui menacés tels que la beauté, la vérité.

L'Académie française, avec son dictionnaire, ses prescriptions linguistiques, donne l'image d'une institution coercitive. Est-ce aussi la vocation de l'AcRFB ?

L'Académie belge ès jannais en l'ambition de faire un dictionnaire. Nous sommes d'ailleurs plutôt une terre de grammairiens que de lexicologues. Plusieurs de nos grammairiens (André Goosse, Marc Wilmet) ont été académiciens. Mais nous ravons de toute façon pas intégré l'autorité symbolique de l'Académie française, qui ne repose en fait sur rien. Nous privilégions la réflexion grammaire et la vigilance sans coercition. À l'image d'André Goosse, qui était très libéral, tout en soutenant qu'une langue est en demande d'un semblant de fixité et de permanence.

Contrairement à l'Académie française, on ne pose pas sa candidature à l'AcRFB.

Nous avons de bons contacts avec l'Académie française. Certaine de nos membres sont d'ailleurs aussi membre de l'institution hexagonale. Mais une grande différence est en effet qu'on ne pose pas sa candidature pour entrer à l'AcRFB : nos membres sont cooptés. Je pense que ce mécanisme rend notre assemblée plus représentative. C'est une question qui me tient particulièrement à cœur. J'ai toujours en une vision historique de l'institution, due sans doute à mon métier de journaliste, et jai peut-être imprimé cette marque en tant que secrétaire perpétuel. Il me semble essentiel que l'Académie représente ce qui se publie en Belgique, de Jean-Philippe Toussaint à Arnaud Joly. La composition de l'Académie compte ainsi des auteurs ignorés par les universités, les quelles privilégient toujours la littérature expérimentale. Un de mes regrets est que ce qu'on appelle la parahittérature et plus précisément la bande dessinée, ne soit pas encore entrée à l'Académie. Benoît Peeters y aurait tout à fait sa place, mais il est français et les Eustouls dévolus aux membres étrangers sont moins nombreux.

Outre l'Académie française, l'AcRFB entretient-elle des contacts privilégiés avec son pendant flamand ?

Nous viennes par d'activités communes, mais on dialogue constant, une information mutuelle. Je siège à l'académie flamande en ma qualité de néerlandaisse, j'y ai succédé à Liliane Wouters. À l'AcRFB aussi, nous avons le souci d'avoir des membres flamands et des francophones qui connaissent la littérature belge dans son ensemble.

Selon vous, on pourrait *donc parler d'une littérature belge, qui rassemblerait les oeuvres écrites en français et celles écrites en néerlandais ?*

Pour moi, il y a une littérature belge qui sécrit dans deux langues. Cela se voit dans les thématiques abordées. De ce point de vue, Marcel Thiry et Johan Daisne sont étonnamment proches. Il y a un signifié commun à la littérature belge, dans lequel l'irrationnel, le fantastique, le réalisme magique occupe une place importante.

Quel regard portez-vous sur la littérature belge francophone d'aujourd hui ?

Nous pouvons nous enorgueillir d'être la région du monde qui a proposé le plus grand nombre de mythes dans l'imaginaire collectif : Tintin, les Schtroumpfs, Bob Morane,... Simenon laisse par ailleurs l'une des œuvres majeures du 20e siècle. Alors quon a longtemps considéré que les meilleurs auteurs belges étaient publiés à Paris, ce nest plus le cas aujourd'hui. Chez nous paraissent des livres inattendus, surprenants. J'identifie par contre plusieurs sujets de préoccupation. Tout d'abord la manière dont cette littérature publie chez nous circule. Le phénomène est relativement récent : avant-guerre, des maisons comme la Renaissance du livre circulaient dans toute l'Europe. La Seconde guerre mondiale a été une cassure : les livres français récrivaient plus en Belgique, où des maisons belges, surtout en pasublétraire, ont commencé à proliférer. Après la guerre, les Français ont voulu que cela ne se reproduise plus et ont colonisé la Belgique avec leur production et leur distribution. Un écrivain allemand peut être indifféremment publié à Zurich, à Berlin ou à Vienne. Les Français ont intégré que dès qu'ils viennent, ils doivent être publiés à Paris. Nous ne Belges viennes par le même imaginaire collectif que les Français, mais ce que nous produisons est suscepttible d'intéresser un public qui passe les frontières. Or les livres qui paraissent chez nous rantégrient pas ce public potentiel, francophone. Ce n'est pas seulement une question étaile d'Etat. C'est aussi le au centralisme permanent du public francais. Quand j'ai écrit Le centre de la boisine, on mis dit chez Grasset que le public ne comprendrait pas la référence à l'affaire Cools, alors quelle n'est qu'un prétexte et non le centre de l'histoire. Le livre a été traduit en espagnol et cette référence n'a pas posé de problèmes[1] ! Les auteurs québécois rencontrent la même problème en France.

Soyons justes : le fait que la littérature publiée en Belgique ne fonctionne pas très bien en librairie nous a aussi préservés d'une vision trop matérialiste de la circulation de la littérature. Nous avons été préservés des livres écrits uniquement pour la rectoire au box office et irrenvement, certains livres écrits et publiés chez nous résistent que parce qu'auteurs et éditeurs ne pensent pas à faire de largent avec les livres. Nous sommes par exemple le dernier refuge de l'édition poétique francophone en Europe.

Vous disiez que d'autres aspects de l'état actuel des littératures belges vous préoccupaient aussi ?

Oui. Je suis aussi flatté par le manque de vigilance avec lequel nous avons laissé partir certaines maisons d'édition au profit de grands groupes éditoriaux français, qui prospèrent à présent sur le génie belge. Je pensse aussi que nous pechons dans le domaine de l'histoire de notre littérature. J'ai récemment redécouvert des livres de José-André Lacour, qui a fait l'objet d'une exposition à la Maison du livre. Je suis frappé à la fois par la qualité de son œuvre et par l'amnésie dont cet auteur fait les frais. De même, les universités emploient les mémoires sur Ballaz, sur Zola, mais jamais rien sur ry écrit sur Lamoureux, dont lœuvre mérite pourtant la même attention.

Enfaite de la littérature belge, vous êtes bien sûr aussi un écrivain. La fin de vos fonctions de secrétaire perpétuel vous laissera-t-elle plus de temps pour l'écriture ?

Il est vrai que la fonction a naturellement bouffé mon temps. Pendant mes années de secrétaire perpétuel, j'ai surtout écrit des biographies[2] : elles me semblaient plus compatibles avec ma fonction. J'ai d'ailleurs toujours un projet de biographie de Brecht. Je ne sais pas si je vais revenir à la littérature de création. Ayant pratiqué l'écriture utilitaire comme journaliste, j'ai une très haute idée de la littérature de création, que je regarde comme pure, dégagée des exigences matérielles. Je ny replongerai peut-être.

[1] Le centre de la boisine, Labor, 1996, 1996E, Meycrich, coll. « Plumes du coq », 2015.

[2] Ibsen, Gallimard, 2006 ; Wagner, Gallimard, 2010. Voir à ce propos Michel Zumkir, « Question de vie et de biographie », dans Le Carnet et les Instants n° 101, janvier 2017.

Partager :

Partager (0) · Twitter · Share · E-mail · Imprimer

Articles similaires

Yves Namur, prochain secrétaire perpétuel de l'Académie
07/01/2019

Décès d'Alain Dartevelle
Un grand représentant des littératures de l'imaginaire s'en est allé.
07/12/2017

Les prix littéraires : soirée large aux Richer Cuisine
09/11/2019

Cette entrée a été publiée dans Événements et marquée avec : Jacques De Decker, récréologie, 2019-2020.

[1] Louis Aimez ou les sortilèges d'une nouvelle voix poétique

Rechercher

NOUS SUIVRE

Adresse e-mail

Je m'abonne

MOTS-CLÉS

adolescence admour Amélie Nothomb Anne Lise Remacle bande dessinée Bruxelles Charles Lecrenier cinéma Claude Bonnière Claude Ecollard décadence poésie mondialisé document année documents vidéo Dominique Rolin Eric Brunet Espace Nord essai essais essayisme exposition extrait extrait accueil Familia Fantasmagoria François Gilysen Frédéric Saenen Gallimard Ghislain Cotton immigrants Impressions nouvelles interview Jeannine Paque jeunesse journal journaux Lacour Lauzinat Léger Louis Wilmotte M.C.O. Maelstrom Michel Tirtenkens Michel Zumkir Mme Hortensia Hanne Nicolas Hanchar nouvelles nouvelles Pierre Mertens photographie Pierre Mathieu Polar poésie première oeuvre Prix littéraires prix Rodolphe Delmotte Roman Rony Demaumont Sacha Sperling Sébastien Doma Séverine Radoux Sophie Lerat Texte et image Thierry Detienne théâtre Tim Dupont Vincent Tholomé Véronique Bergen Weyrich Émilie Gäbele

Le-carnet-et-les-instants.net utilise des cookies pour vous garantir une navigation de qualité et mesurer notre audience. En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies. J'ACCEPTE · JE REFUSE